

# Conférence sur Jean Baptiste Lislet Geoffroy

Enis Rockel

Pôle de Valorisation du Patrimoine de la ville de Saint-Pierre

Samedi 9 mai 2015

A l'époque de la prise de Bourbon en 1638, les Français étaient déjà présents depuis quelques années sur les côtes occidentales de l'Afrique. En 1658, Colbert, par le rachat des ses actifs, transforme la **Compagnie Normande** en la **Compagnie du Cap Vert et du Sénégal**, et lui attribue le monopole de la traite d'esclaves. En 1659 Louis Caullier édifie le « Fort Saint-Louis » sur le littoral Nord-Ouest du Royaume de Mandinga (Sénégal).

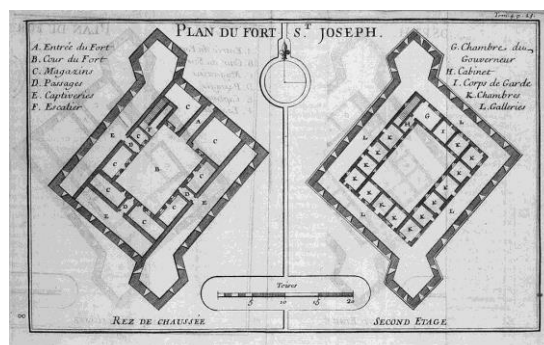


En 1673 une autre transformation administrative a lieu à la demande de Louis XIV cette fois-ci, et la nouvelle organisation porte un nom plus simple : la **Compagnie Française du Sénégal**, ayant toujours comme objet principal, la traite négrière.

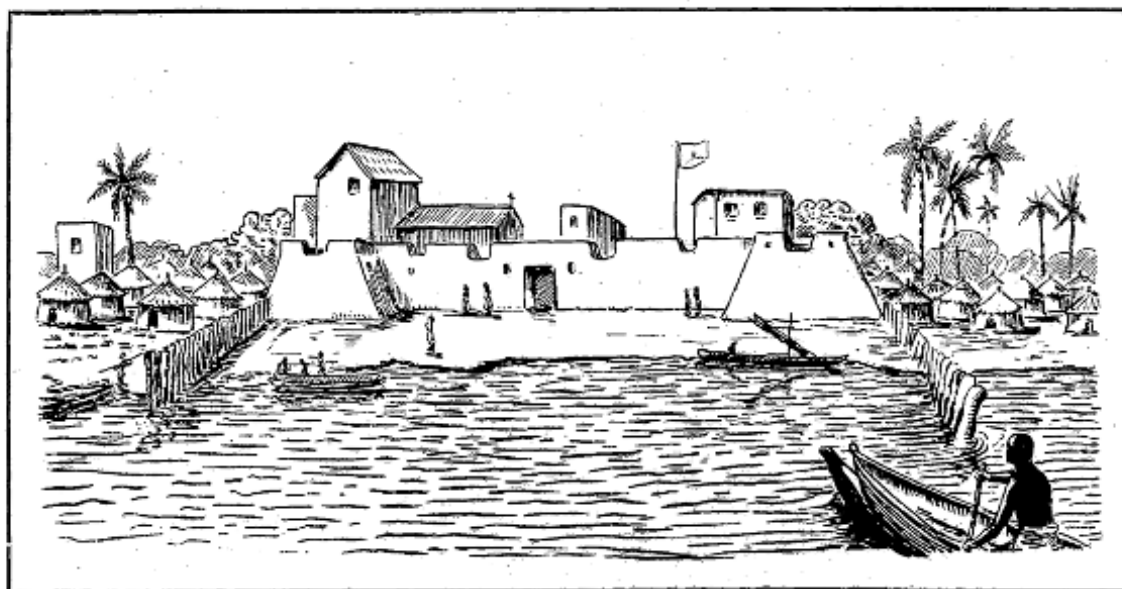
A plus de 350 lieues au sud du Fort Saint-Louis et à une dizaine en amont des cascades de Govina, en 1698, au milieu du royaume de Galaam, pays aurifère qui s'étend sur la rive occidentale du fleuve Sénégal, au nom du roi de France, monsieur André de la Brue fonde un autre Fort, celui de Saint-Joseph. Par ce mot « fort », il ne faut pas comprendre une forteresse, mais une simple construction de forme carrée qui pouvait être d'ailleurs, très vulnérable.

Le Galaam, appelé aussi pays Tonka, est une nation turbulente, d'un naturel inconstant où ses habitants, les Saracoles, intronisent et déposent aisément ses rois.

Le Fort Saint-Joseph à une histoire aussi mouvementée que tragique, construit et détruit à plusieurs reprises, il existera par intermittence pendant près d'un siècle. Ainsi, la mission des français du Fort Saint-Joseph est celle d'échanger contre des esclaves, entre autres



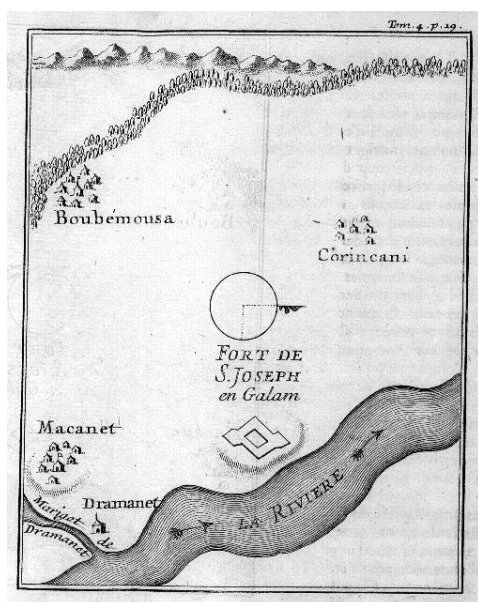
marchandises, de la verroterie, des ustensiles en cuivre, des toiles, de la poudre et des armes. Dans un souci d'apaisement, la Compagnie paye au roi du Tonka une redevance annuelle d'environ 600 francs, pour avoir le droit de commercer sur ses terres.



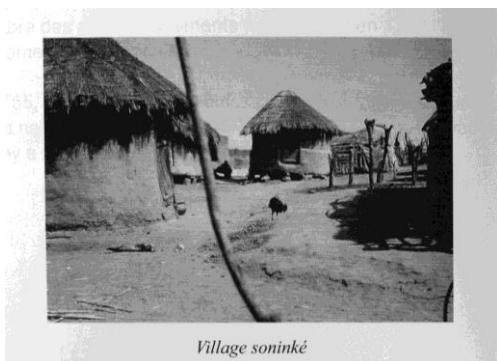
Le Fort de Saint-Louis vers 1720, vu du grand bras du fleuve (d'après un document de l'époque).

Le transport se fait par le fleuve. Depuis le Fort, on met 40 à 60 jours pour monter et une quinzaine seulement pour descendre. Entre décembre et le mois de mai, le fleuve n'est pas navigable, il se dessèche complètement par endroits, notamment au niveau du Fort Saint-Joseph.

Deux ans à peine après sa première construction, une crue phénoménale l'emporte en 1701. Au début de l'année suivante, 1702, André de la Brue revient avec du renfort en hommes et le reconstruit entièrement, cette fois-ci au sommet d'une colline. Voilà qu'en décembre de la même année, le chantier à peine fini, une armée de Noirs Saracolets s'attaque violemment au fort, et tout part en fumée, et l'histoire se termine par un bien triste brasier.



Alors, les hommes de la Compagnie Française du Sénégal laissent passer le temps. Avec le temps tout s'arrange, pensent-ils. Presque douze ans plus tard, croyant que les ardeurs autochtones s'étaient estompées, en 1714, le même monsieur de la Brue revient avec



*Village soninké*

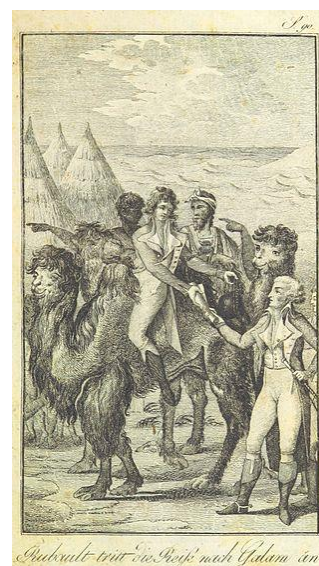
ses hommes et construit le Fort une troisième fois. L'histoire attendra un peu, mais un peu seulement, hélas, elle va se répéter. En 1722 les noirs incendiaires sont de retour. Tout sera réduit en cendres en très peu de temps et le Fort Saint-Joseph disparaît des terres du Galaam une fois de plus.

L'histoire de ce fort montre bien le climat social toujours tendu qui règne dans les terres du Tonka, on se bat toujours quelque part, le prélèvement des Noirs n'est pas une mince affaire, c'est une question de vie et de mort, alors les intrus français n'ont qu'à bien se tenir ! C'est dans cette région et dans ce contexte qui naît en 1737, la princesse Niama, descendante directe des rois Tonka du Galaam.

Poursuivant l'incroyable histoire du Fort Saint-Joseph, après une parenthèse de 22 ans, le tout nouveau gouverneur Pierre Félix Barthélémy David, sentant la nécessité impérative d'avoir un point d'ancrage pour ce riche comptoir, décide vers 1744/1745, de ré construire le fort pour la quatrième fois et le courageux André de la Brue, toujours là, revient une fois de plus réaliser l'ouvrage. Cette fois-ci, la situation semble maitrisée et l'administrateur pourra s'y installer et y rester encore une bonne dizaine d'années.

Puis, l'histoire ne nous livre pas la raison précise mais on peut aisément l'imaginer, vers 1756, le fort est abandonné. Trente ans plus tard, en 1787, sans doute pour qu'il ne tombe pas définitivement dans l'oubli, un courageux gouverneur confie à un autre administrateur la mission de ressortir le Fort Saint-Joseph de ses cendres. Pour ce faire, il ne nomme pas n'importe qui, il choisit un homme de poigne au nom prédestiné : monsieur Rambaud. Benoît Rambaud. Et malgré cela, le fort ne tiendra pas. Il sera attaqué et détruit une cinquième et dernière fois, puis, abandonné définitivement à la fin du XVIIIème siècle.

La princesse Niama, lors d'une sanglante rafle coordonnée par Barthelemy David est capturée et sans doute transférée vers le Fort Saint-Joseph où elle vivra environ 2 ans. Aussi, dans une lettre adressée par Lyslet Geoffroy à un de ses correspondants en Allemagne, le



*Quelqu'un voit le Roi de Galaam en*

baron de Zach, il écrit que le roi Tonka Niama a été massacré avec tous les mâles de sa famille (pour qu'il n'y ait plus d'héritier royal). Et c'est lors de cette « guerre » que sa mère (la fille du roi) a été capturée à l'âge de 9 ans.

Vers juin/juillet 1746, le gouverneur David reçoit la mission de se rendre sur l'Île de France pour remplacer Mahé de Labourdonnais, aux Indes à ce moment-là, occupé à combattre les Anglais. David, dans son déménagement, emporte aussi l'esclave Niama. Elle a donc, 12 ans ou presque.

## L'Île de France

Né vers 1708 à Auxerre, Jean-Baptiste Geoffroy entre au service de la Compagnie comme ingénieur, et est ensuite envoyé vers l'Île de France, colonie qui est en plein développement et qui a besoin de ses compétences. Il y dépose ses hardes et ses outils professionnels en 1742.

Monsieur Geoffroy obtient des mains du gouverneur Labourdonnais la concession d'un terrain à la Montagne Longue, à Flack. C'est là qu'il établit sa résidence. Jean-Baptiste est un homme érudit, il apprécie les philosophes en général et Jean Jacques Rousseau en particulier, il est aussi amateur des arts, il apprécie les peintres, il est lui-même un peintre de talent.

Monsieur Geoffroy, nous apprend Bory de Saint-Vincent, avait apporté d'Europe des fraisiers qu'il cultive dans son jardin de Port Louis.

Vu son rang social, ses responsabilités, ses fréquentations, on est en droit de penser que Jean-Baptiste est un des témoins oculaires du coup bas que la France est en train de porter à monsieur de Labourdonnais. Basé sur un dossier bidon fagoté par la jalousie de François Dupleix, l'éternel rival, Versailles décide de le remplacer en son absence et sans l'avertir, alors qu'il est en train de se battre pour la France, en Inde !



L'arrivée de Pierre Félix Barthélémy David au milieu de l'année 1746 a du surprendre Jean-Baptiste. Mais, sa plus grande surprise a été sans doute celle de voir débarquer avec le nouveau gouverneur une

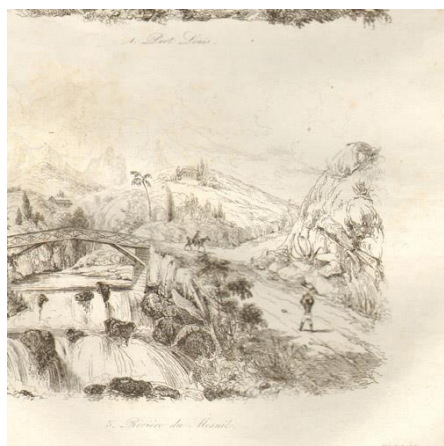
« Négrresse de Guinée », une toute jeune femme habillée d'une admirable féminité. Il faut comprendre par le terme de Négrresse de Guinée, les femmes esclaves de l'Ouest Africain.

Que s'est-il passé entre 1746 et 1751 ?

La vie suit son cours inexorablement, et le charme de cette Négrresse de Guinée, de cette femme différente, « *vraisemblablement bien charpentée comme le sont les femmes Mandingues du Haut Sénégal* » selon l'analyse pertinente de Christian Landry, elle saura attendrir et conquérir le cœur d'un homme à la force de l'âge, un bourguignon courageux qui dans un siècle sectaire, a fait fi des préjugés et a aimé une esclave.

Profitant du départ imminent de David vers la France, vers d'autres responsabilités, monsieur Geoffroy se porte acquéreur de son esclave devenue entre-temps, par son baptême catholique, Marie Geneviève Niama. David s'en va de l'île au début de 1751. Désormais, monsieur Geoffroy est l'heureux propriétaire d'une esclave, d'une belle Noire de presque 18 ans.

Les événements vont très vite donner à cette histoire les contours d'un formidable roman. Le 21 novembre 1751, le curé du Port Louis « *baptise Jeanne Thérèse, fille naturelle de Niama, esclave de Geofroi, habitant de la Montagne Longue, née hier, 20<sup>ème</sup> de ce mois* ». Pour ne pas voir dans ce baptême une cérémonie un peu louche aux yeux de la « bonne société », la providence leur a donné un curé nommé Le Borgne.



Jean-Baptiste Geogffroy doit sans cesse composer avec les regards réprobateurs des inconditionnels du Code Noir qui le suivent partout. Est-t-il possible de cacher à une société avide de scandales que la petite Jeanne Thérèse est sa fille ? Surtout que le jour du baptême il y avait du beau linge dans l'église ? Le parrain du bébé est Monsieur Aumont, capitaine de vaisseau de la Compagnie, et la marraine, Demoiselle Thérèse Vilèlle, héritière d'une honorable et blanche famille. Des tels parrains ne peuvent pas être ceux d'une simple esclave. Alors, l'histoire de l'Idylle de la Montagne Longue, sera courte.



## Naissance et baptême de Jean-Baptiste

Par une matinée froide de l'hiver 1755, monsieur Geoffroy s'élève de bonne heure, se met devant son petit écritoire et, à la lumière d'un fanal, rédige une lettre. Une lettre d'affranchissement. C'est ce jour-là qu'il affranchi Niama, l'épouse esclave qui vient de lui donner son deuxième enfant, un garçon, né depuis quelques jours plutôt que depuis quelques heures. Les démarches d'un affranchissement sont longues, sans doute celles de Niama étaient déjà entamées depuis longtemps avec le Conseil Supérieur, et là, il fallait juste boucler le dossier avec une pièce en plus, une lettre de motivation en quelque sorte.

Dans la matinée il se rend au cabinet de maître Guy Lesport, qui est aussi comptable de monsieur Dejean, pour y enregistrer officiellement l'acte. Il fallait une bonne raison pour cela, une raison légale, un argument valable, alors ce sera acté que l'esclave Niama a porté grand soin à monsieur Geoffroy lors d'une maladie de deux ans ! Sans doute une maladie de circonstance car l'ingénieur semble en parfaite forme, il n'est même pas à la moitié de sa vie. Il ne trouvera la mort qu'en 1798 à l'âge de 90 ans !

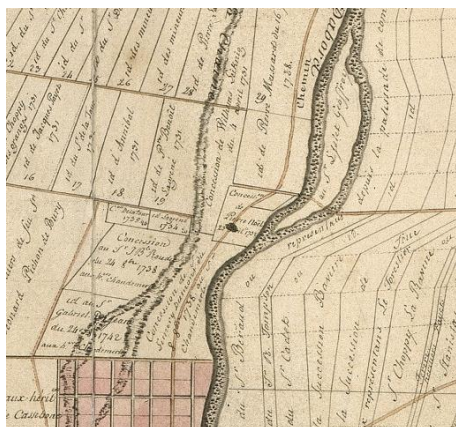
Le dossier est bouclé. Niama n'est plus esclave, elle est libre, donc, son enfant est libre, et les enfants à venir aussi. Elle est la cinquième femme affranchie dans l'histoire de Bourbon. Il semble évident que cet affranchissement obtenu tout juste avant le baptême, était sciemment planifié.

Le 23 août 1755 est le jour du baptême, et, dans le contexte d'une société aux mœurs âpres, rigides, pour que l'événement glisse sans heurter les esprits les plus sensibles, la providence leur a donné un curé nommé Desbeurs.

On ne peut que penser que la cérémonie s'est passée normalement, mais, l'acte rédigé par l'abbé Desbeurs comporte une rature, deux ratures même, historiquement elles sont rares et dans ce cas, très intéressantes. Il écrit : « *Jean-Baptiste fil de Jean-Baptiste et de Niama, le parrain est Jean Louis, ils sont tous esclaves de monsieur Dejean, commandant du Quartier de Saint-Pierre. La marraine est Ignace, femme de François malabar libre* ». Puis il biffe la mention « *de Jean-Baptiste et de Niama* »... et aussi « *ils sont tous esclaves...* », et il écrit en marge : « *fil de Niama négresse de Guinée libre* » Et il authentifie la modification par : « *La rature du parrain a été faite par moi soussigné Desbeurs prêtre missionnaire* ».

Il est probable que le curé, ayant préparé d'avance son texte, se rend compte sur le coup que ce n'était pas « convenable » de préciser sur l'acte, le nom du père, le blanc Jean-Baptiste. On peut aussi imaginer que cette éventuelle première écriture, ait été faite spontanément, l'abbé Jean-François Desbeurs étant un proche ami du couple, cela faisait déjà presque une année qu'il était curé de l'église et sans doute, ils se rencontraient fréquemment. J'imagine même qu'il ait mangé quelques fraises du jardin de Bassin Plat. Et là, au moment de rédiger un document officiel, la phrase lui est venue naturellement, mais, certaines évidences, pour plus naturelles qu'elles soient, au vu des lois de l'époque, étaient offusquées par la perfidie des hommes. Et là, il a fallu corriger.

En ce qui concerne les parrains des deux baptêmes, celui de l'Île Maurice et celui de Bourbon, il est à noter quand même une différence remarquable, ceux de Jeanne Thérèse sont un capitaine de vaisseau et une descendante d'une famille importante, alors que ceux de Jean-Baptiste sont : esclave pour le parrain, et femme libre, probablement une malbaraise, pour la marraine.



L'enfance des petits du Bassin Plat se déroule dans un climat ludique, studieux et laborieux, le papa délivre méthodiquement des leçons en rapport avec son métier, le dessin, la géométrie, l'algèbre et les mathématiques notamment, mais aussi quelques notions de latin. Et la maman, selon le biographe Pierre Legras, « *dirigeait la maison avec beaucoup d'ordre et une grande activité* ».

Cet historien, au milieu du XIX siècle a eu l'occasion de s'entretenir avec un témoin qui a connu personnellement Niama dans son habitation, et c'est de là que nous détenons quelques informations intéressantes sur sa personne : elle était de grande taille, élégante, affable, sans tatouages, sans cicatrices, douée, d'une excessive douceur, très réservée et pleine de déférence et de respect. Et ce même témoin parle aussi de la « rudesse » de la chevelure du petit Jean-Baptiste. Et nous apprenons encore que sur leur petit domaine saint-pierrois existent trois édifices de même dimension, 15 pieds sur 18, deux maisons en bois équarris et couvertes en bardeaux, et une autre en bois rond, couverte en feuilles.

En 1770, on trouve Jean-Baptiste Lislet, contremaître (déjà) sur les chemins du roi. Il a 15 ans. 1770 est une très bonne année pour Bourbon, la

Compagnie ayant fait faillite depuis peu, Louis XV envoie du sang neuf pour relancer l'économie de l'île, l'intendant Honoré de Crémont, l'administrateur Pierre Poivre, le gouverneur Léonard de Bellecombe pour ne citer qu'eux, et tout ce beau monde passera un jour ou l'autre par Bassin Plat, rendre visite à l'ingénieur Geoffroy, personnage devenu incontournable à la Rivière d'Abord.



### **Les randonnées au volcan**

En 1771, le jeune Jean-Baptiste fait partie d'une expédition au volcan, la première à caractère scientifique de l'histoire de La Fournaise, de laquelle participent de nombreuses personnalités, telles monsieur Philibert de Commerson et son dessinateur Paul-Philippe de Jossigny, l'intendant Honoré de Crémont, l'arpenteur Jean-Baptiste Bank, le notaire monsieur de Saint Lubin, cinq guides, plus quelques Noirs porteurs. De cette expédition Lislet rapporte quelques descriptions et quelques dessins d'une précision redoutable. Détail savoureux, c'est lors de cette montée (ou descente) vers la Plaine des Cafres, que Jean-Baptiste sème dans les parages de la retenue des Herbes Blanches d'aujourd'hui, des fraisiers !



Monsieur de Commerson a 43 ans en 1771, et c'est lors de cette mémorable et très longue randonnée, qu'il décide de tomber la chemise et de piquer une tête dans une eau qui ne devait pas dépasser les 15 degrés, probablement dans le Piton de l'eau. Il faut dire que le docteur, originaire de l'Ain, est habitué au froid.

C'est Jean-Baptiste qui rapporte cette rafraichissante anecdote.

En 1772, les deux hommes en compagnie d'autres sans doute, retournent au volcan et lors de cette deuxième ascension, le jeune homme brosse une aquarelle du cratère Dolomieu depuis le piton de Bert, ouvrage qui semble perdu.

C'est à partir de cette époque que Jean-Baptiste se fait appeler officiellement LISLET, nom inspiré de celui de son quartier de naissance.

« Sur l'avis de monsieur de Commerson ces plants (fraisiers) furent transportés par les trois voyageurs sur la Plaine des Cafres où, confiés au sol, ils ont tellement prospérés qu'à l'époque de mon voyage, les hauteurs de l'île en étaient déjà couvertes. Les fraisiers y ont, en plusieurs endroits, envahi le terrain et étouffé la végétation indigène. Dans la saison des fruits, je vis, en 1801, des espaces qui paraissaient tout rouges et je puis vous assurer, sans exagération, qu'on ne les traversait point sans se teindre les pieds jusqu'au-dessus de la cheville d'une véritable marmelade mêlée de fange volcanique ». Bory de Saint-Vincent



Lors de sa seconde montée au volcan (en 1801), Bory donnera le nom de Piton Lislet à un sommet qui se trouve proche du Piton Textor, en souvenir de l'excursion effectuée trente ans plus tôt. Cela dénote toute la reconnaissance et l'hommage remarquable à ce grand scientifique qui fut Lislet Geoffroy.

## Monsieur de Tromelin



Au début 1774, le lieutenant de vaisseau Maurice-Jean-Marie Boudin de Tromelin, chevalier de Launay (et franc maçon) est à Bourbon à la demande conjointe de l'ordonnateur de Crémont et du gouverneur de Bellecombe, pour faire des études en rapport avec les aménagements du port de Saint-Pierre. Tromelin arme un bateau de taille moyenne, une flûte, et lui-même aux commandes entre dans la passe pour sonder dans des conditions réelles, la valeur de ses calculs. C'est durant ce séjour que Lislet, jeune homme de 18 ans, fait connaissance de ce breton originaire de Morlaix, Tromelin, un jeune aussi, mais de 34 ans.

Les deux hommes sympathisent et quelques semaines plus tard partent ensemble vers Port Louis en Île de France. C'est donc loin de sa demeure de Bassin Plat que Lislet en tant qu'assistant de monsieur de Tromelin, apprend petit à petit le métier d'ingénieur. Son maître dirige, entre autres, les travaux de curage du port.

Dès son arrivé en Île de France, Jean-Baptiste s'installe dans une modeste maison de la rue Madame, dans le Camp des noirs libres, appelé aussi Le Rempart. Ce quartier se situe derrière les casernes et entre la Montagne aux

Signaux, et le ruisseau du Pouce. Un angle de son terrain est traversé par le canal Dayot, qui lui apporte l'eau à domicile.



Jean-Baptiste y côtoie aussi Alexis-Marie de Rochon, dit l'Abbé Rochon, que d'abbé n'avait que le titre. Rochon est un parent de monsieur de Tromelin mais il est surtout un astronome de haut vol si on peut dire, venu dans l'océan Indien tracer la meilleure route maritime vers les Mascaraènes mais aussi, pour observer l'éclipse de Vénus de 1769.

On doit à l'abbé Rochon, l'introduction à Bourbon des arbres Filaos (*Casuarina*) et de l'oiseau Cardinal, importés de Madagascar en 1768.

Il est très probable que ce soit l'abbé Rochon, membre de l'Académie Royale des Sciences qui ait le premier, introduit Lislet auprès des siens. Voilà des rencontres marquantes dans la vie du gamin de Bassin Plat. Ainsi, pendant toute cette riche période de l'histoire de l'océan Indien, à l'Île de France, Lislet étudie d'arrache pied l'astronomie, la navigation et la météorologie et il impressionne tout son entourage par son abnégation, par la précision de ses travaux et par son incroyable capacité d'assimilation. Monsieur de Tromelin le fait aide-pilote d'un navire corsaire malouin lors des toutes premières échauffourées contre les Anglais dans la région.

### **Un premier emploi de prestige**

En 1780 il obtient un emploi comme dessinateur au Génie Militaire de l'Île de France. A cette époque il commence les premières observations météorologiques, travaux qu'il tiendra avec une régularité infaillible durant plus d'un demi-siècle, jusqu'en 1834 ! Il est le premier météorologue de l'océan Indien. Il fait aussi une étude de la pesanteur et de la force relative de plusieurs bois tropicaux. (bois de fer, bois d'olive, bois de lousteau, bois puant et autres) en les comparant à des bois européens. Il rend compte régulièrement à Paris, les résultats de ses travaux.

## Deux mariages

*Et c'est en cette même année de 1780, le 30 mai, qu'à 25 ans il se marie à Marie-Josèphe Lecolier, une créole libre de Saint-Denis âgée de 19 ans. Ils n'auront pas d'enfants. Ils vivront 14 ans ensemble. Elle décède le 8 janvier 1793, alors qu'il n'était encore rentré des Seychelles.*



*Marin Leborgne, presque le même nom que le curé de Port Louis d'il y a 30 ans, est un ancien charpentier de marine établi à la Rivière Noire, où il vit maritalement (et illégalement) avec une esclave nommée Marie Aza. Lorsque naît leur fille, Catherine, Marin ne veut pas qu'elle soit esclave, pour cela, il arrange le mariage de « sa femme » avec un esclave libre, Antoine Virapa. La fille d'un Noir libre, est libre, et en plus, une esclave qui se marie à un libre, devient libre aussi. Donc, Marin réalise avec ce mariage blanc, d'une pierre deux coups.*

*Catherine Virapa sera donc, la seconde épouse de Jean-Baptiste Lislet Geoffroy, leur mariage a lieu le 13 mai 1794, quatre mois à peine après la disparition de Marie Josèphe.*

*Monsieur Leborgne, adopte Catherine (sa fille) et non sans difficulté il réussit à lui laisser en héritage son habitation de la Rivière Noire, un peu plus de 50 ha de terrain. Le divorce ayant été introduit depuis peu dans l'île, en 1793, les vrais faux mariés Antoine et Marie sont parmi les tout premiers de l'histoire à se divorcer. Ce divorce est prononcé le 28 août de cette année 1793.*

*Catherine lui donnera deux enfants : Jean-Baptiste Marin Lislet-Geoffroy, né le 24 septembre 1795, et Marie Geneviève Louise Lislet-Geoffroy, née le 5 février 1798. On l'appelle Fany. Monsieur Geoffroy père et Niama son épouse, auront le bonheur de connaître leurs deux petits enfants. Après 10 ans de mariage, Catherine meurt le 24 septembre 1803 laissant un fils de 9 ans et une fille de 4 ans. Lislet, connaît un second veuvage à 48 ans. Il ne se remarie plus. Il rejoindra sa deuxième épouse dans le même cimetière, celui de l'ouest de Port Louis, 33 ans plus tard.*

*Son fils Jean- Baptiste Marin n'a pas réussi sa vie, le malheureux meurt à 32 ans au début 1828, victime de l'alcool et sans laisser de descendance. Le veuf Lislet Geoffroy aura la douleur de l'enterrer dans le cimetière de Port Louis.*

*Sa fille Marie Geneviève Louise se marie le 13 juin 1814 avec Victorien Pacou, un ancien marin et régisseur. Ils vivront heureux, et ils auront beaucoup d'enfants, 12 au total.*

## Frères et sœurs de Lislet

*Selon des recherches effectuées par le couple Landry (Marie-Claude et Christian) nous savons qu'un frère (cadet) dénommé Xavier a hérité du domaine de Bassin Plat et y est resté. La famille Xavier est encore présente dans ce quartier en 2015.*

*Par les écrits de Pierre Legras nous savons que Lislet a eu aussi une sœur, Geneviève, qui après avoir vécu longtemps à Maurice, est revenue sur la Réunion et a fini ses jours du côté de la Possession.*

*Dans une note rédigée peu avant sa mort, Lislet rapporte aussi : « Charlotte, fille de Fanny a fait il y a quinze jours une jolie petite fille. Ainsi me voilà bisaïeul et bien content ». Fanny (Marie Geneviève Louise) est la fille que Lislet a eue avec sa deuxième épouse.*

## Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris

(Et d'une loge Maçonnique)

Le 23 août 1786, jour de ses 31 ans, il franchit de manière déroutante un pallier très important de sa vie, et en guise de cadeau d'anniversaire, il est élu membre correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, et son parrain n'est autre que le Duc de La Roche Foucault-Liancourt en personne, cousin du roi de France ! Il est le premier homme de couleur à recevoir cet honneur.

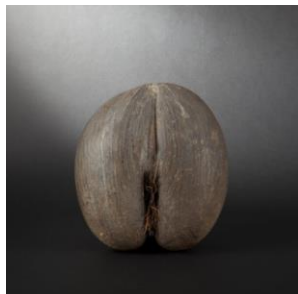


Sans établir un rapport quelconque de cause à effet (quoi que), c'est aussi en cette année de 1786 que le jeune Lislet entre dans la Franc-maçonnerie (presqu'en même temps que le poète Parry), il est affilié à la loge de « La Triple Espérance » de Port Louis. Il est aussi dans la même année, membre fondateur de la loge « Les 15 Artistes » et toute sa vie durant, il sera un membre actif des deux loges. D'après les Landry, il serait le premier homme de couleur à intégrer le Grand Orient de France. Cela a tout de même provoqué quelques discussions tendues au sein de la confrérie, avant que l'homme métis n'y soit enfin, admis.

Dès 1787 on lui confie la cartographie de la Baie de Sainte Luce au nord du Fort Dauphin à Madagascar, peaufinant les travaux antérieurs réalisés par les abbés Rochon et Lacaille.



L'existence des cartes indiquant avec précision les contours des terres et des routes maritimes à cette époque-là, revêtait un caractère stratégique et économique vital. En 1788 il produit une carte détaillée d'une partie de l'Île de France.



En 1793 il est envoyé aux Seychelles avec la même mission, et, dessiner des cartes précises d'un tel archipel n'est pas une mince affaire ! A cette occasion, Lislet rapporte à l'île de France un dessin du fameux « coco fesses » appelé aussi « coco de mer » (Lodoïcea – non donné par Commerson en l'honneur de Louis XV).

### **L'adoption à 39 ans**

L'année 1794 sera très agitée dans la vie de Lislet. Il ne semble pas encore rentré des Seychelles lorsque, le 8 janvier, sa femme Marie Josèphe meurt. C'est aussi en cette année que le général en chef Anne Joseph Hippolyte de Maurès de Malartic le fait officier adjoint au Génie Militaire.



C'est à partir de là qu'apparaissent ses premiers portraits en costume bleu, liseré rouge au col et épaulettes d'or. C'est aussi en 1794 que paraîtront les cartes de Bourbon et de l'île de France.

Et pour finir avec une note joyeuse, c'est aussi en 1794 que son père, profitant des nouvelles lois récemment mises en application, l'adopte officiellement. Dorénavant il s'appelle Jean-Baptiste Lislet Geoffroy. Et il a 39 ans.

Monsieur Geoffroy père, né à Auxerre vers 1708, meurt à Saint-Pierre 4 ans après cette adoption, en 1799. Lislet envoie l'esclave Noel chercher à Bassin Plat ses affaires et c'est sans doute à cette occasion aussi, que Niama regagne l'île Maurice. Son fils lui offre une demeure dans un petit lopin de terre près du Réduit de Moka, des terres que Noël cultivera, puis, quelques années plus tard elle s'installe dans la rue Côte d'Or, l'actuelle rue d'Entrecasteaux, tout près de l'habitation de son fils. C'est là qu'elle meurt le 12 juin 1809, âgée d'environ 75 ans.



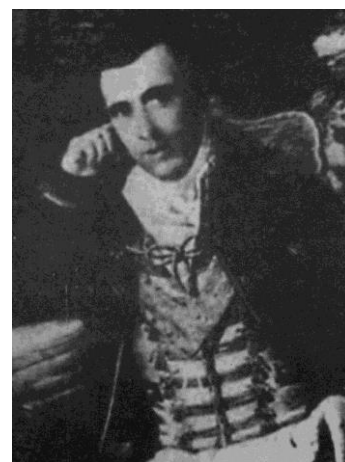
En 1801 il fonde la Société de sciences et des Arts de l'Île de France, puis la Société d'émulation en 1805. Entre-temps, en 1803, le général Charles Mathieu Isidore comte Decaen le fait capitaine, tout en l'avouant « *qu'il ne pouvait l'appeler aux hautes fonctions que son savoir et ses talents le désignaient tout naturellement, en raison de sa position sociale* ».

En cette même année 1803, le 24 septembre, son épouse Catherine meurt lui laissant deux enfants en bas âge, le fils âgé de 9 ans et la fille, 4 ans. Jean-Baptiste a 55 ans.

## Les Anglais

Louis XVI, à la fin de son règne, aurait pu faire une juste action accordant à ce serviteur exemplaire des lointains comptoirs de l'océan Indien, la pension à laquelle il avait droit. Il ne l'a pas fait.

En 1810, lors de la prise de ces comptoirs par les Anglais, et de l'île de France en particulier, c'est Lislet Geoffroy qui a la douloureuse charge de remettre à l'adversaire les forts, les batteries et tout ce qui dépend de ses responsabilités. Il le fait avec tellement de tact, qu'il impressionne le général Robert Townsend Farquhar.

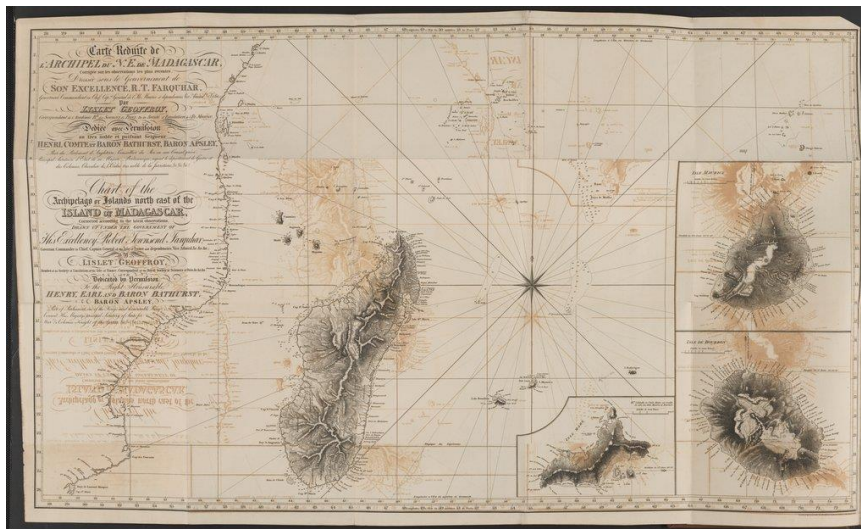


Ce même officier devenu désormais gouverneur général, offre à Lislet le poste d'ingénieur géographe de sa majesté britannique. Le voilà reconnu de fort belle manière par les Anglais.

Néanmoins, ce changement politique lui laisse quelque amertume, qu'il laisse transparaître dans un courrier adressé à François Arago : « *Lorsque la Colonie changea de mère patrie, commissaire du génie pour les inventaires et la remise de la place, j'y fus retenu par des circonstances aussi impérieuses que malheureuses, et, quoique né Français et glorieux d'en conserver toujours les sentiments, il m'a fallu devenir sujet de la Grande Bretagne* ».

En 1814 est publiée à Londres la carte du nord-est de Madagascar et en 1819, paraît la carte générale de la Grande Île. En 1829, à 74 ans, Lislet

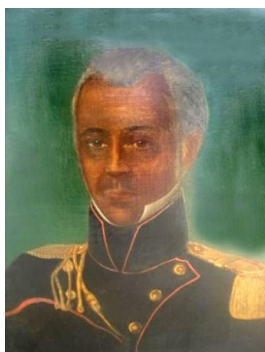
Geoffroy est membre co-fondateur de la Société d'Histoire Naturelle de l'Île Maurice.



Jean-Baptiste Lislet Geoffroy toute sa vie durant n'est jamais allé au-delà des limites de l'océan Indien. Il n'a pas eu besoin de trainer ni ses insignes de grand officier de marine, ni ses nombreux titres honorifiques dans les salons des palais royaux du continent, pour se faire un nom et surtout, pour bâtir une admirable réputation. Il est probablement un cas unique de ce genre. C'est toute l'histoire de l'océan Indien qui a grandi avec l'enfant de Bassin Plat, avec l'apprenti piqueur de la Rivière d'Abord, avec le génie de l'Île de France, avec le fils de Niama, la Négresse de Guinée.

Lislet Geoffroy meurt dans le cadre paisible de sa modeste maison de la rue d'Artois à Maurice, le 8 février 1836, à l'âge de 81 ans.

L'écrivain mauricien Léon Le Clézio a rendu cet hommage : « *S'il est un homme dont on doit hautement et dignement honorer la mémoire dans son pays natal et dans son pays d'adoption pour le lustre qu'il a ajouté à leur gloire, c'est bien Lislet Geoffroy* ».



*Lialet Geoffroy, fils de Niam, négresse  
de Guinée*

